

La bibliothèque lieu de la discordance des temps

Notre colloque s'interroge sur les fonctions sociales de la bibliothèque. Pour un historien une telle question doit se spécifier selon les temps et les lieux, selon les types aussi de bibliothèque, les modes d'accès et de conservation, l'ambition de spécialité ou d'exhaustivité, la diversité infinie des lecteurs qui les fréquentent. Il est évidemment impossible d'aborder tous ces points en un exposé forcément court. C'est pourquoi j'ai décidé de le traiter à travers le prisme de la notion de modernité, telle que j'ai essayé de l'analyser dans mon dernier livre. Pour moi, la modernité se définit par un nouvel agencement du rapport au temps historique et de ses trois dimensions indissociables mais jamais stables, passé, présent et futur. Parce que la modernité se signale comme la prise de conscience d'une accélération des processus historiques, d'une irréversibilité des évolutions en cours ou, pour le dire autrement, d'un futur déjà présent, d'un passé à toujours reconfigurer en fonction de ce nouveau regard, d'une inquiétude et même parfois d'un désarroi face aux décalages qui en résultent, je l'ai résumée sous la notion de « discordance des temps ».

Le livre, sous toutes ses formes, et le lieu privilégié qui est censé le conserver depuis ses origines, la bibliothèque, ont constitué depuis l'Antiquité les moyens de lutter contre cette évanescence ou disparition possible du savoir, de l'expérience, des émotions, des rêves ou des cauchemars portés par les groupes humains qui en font un usage de plus en plus étendu et massif. Bien qu'il paraisse plus durable que d'autres types de stockage des créations de l'esprit humain, grâce à la reproductibilité de plus en plus étendue avec l'industrialisation de l'imprimé, à la hausse des tirages, à l'extension de sa diffusion par les circuits modernes de commercialisation de plus en plus présents partout et accessibles à tous, le livre garde, vous êtes mieux placés que quiconque pour le savoir, une fragilité intrinsèque : non seulement celle de son matériau, qu'il soit de papier ou maintenant numérisé, destructible ou effaçable comme tout autre, mais surtout celle liée au décalage croissant entre le nombre de titres anciens et nouveaux accumulés et la capacité des lecteurs potentiels pour s'y repérer et s'en saisir malgré le gouffre des

professionnels de plus en plus qualifiés chargés de les guider dont vous êtes les représentants éminents.

Un des personnages de la *Peau de chagrin* de Balzac se désolait déjà en 1831 que l'énormité de la bibliothèque virtuelle accumulée par l'humanité depuis l'invention de Gutenberg rende désormais impossible l'ambition de pouvoir tout lire et tout consulter : « L'instruction, belle niaiserie ! Monsieur Heineffettermach porte le nombre des volumes imprimés à plus d'un milliard, et la vie d'un homme ne permet pas d'en lire cent cinquante mille. Alors expliquez moi ce que signifie le mot *instruction* ? »¹.

Depuis cette observation le stock de livres produits bon an mal an, ne serait-ce qu'en France, a sans doute été multiplié par un facteur cent. Les bibliothèques réelles, à des niveaux différents selon leur statut, s'efforcent pourtant de maintenir la fiction que le lecteur encyclopédiste et boulimique, rêvé par l'auteur du *Cousin Pons*, pourrait au moins collectivement maintenir cette possibilité d'accéder aux millions de titres accumulés de génération en génération.

Le moment où ce texte de Balzac a été écrit correspond, d'après la périodisation que j'ai proposée dans *Discordance des temps*, justement à l'émergence de la notion de modernité en tant que perception d'une rupture historique fondamentale qui s'exprime notamment dans un nouveau regard général sur toutes les productions symboliques, leur présent, leur passé et leur avenir. Voyons en les composantes avant d'en évaluer les effets sur la bibliothèque en tant que lieu social et mémoriel des productions humaines.

I. Bibliothèque et première modernité

Ce moment 1830 est placé sous le signe de la naissance d'une première modernité en relation avec l'obsession de la perte du passé omniprésente dans le mouvement romantique qui arrive alors, au moins en France, sur le devant de la scène. Avec l'émergence d'un nouveau projet d'avenir lié à la relance de l'idée de révolution par les trois glorieuses et à la diffusion des idées des écoles socialistes ; enfin avec un présent incertain, les premières années du régime de Juillet sont, on le sait, particulièrement agitées et effervescentes tandis que des tentatives révolutionnaires

¹ Balzac, *La peau de chagrin* (1831), Paris, livre de poche, 1966, p. 78).

se produisent également au début des années 1830 dans d'autres parties de l'Europe : en Pologne, en Italie, en Allemagne, en Espagne et même en Angleterre.

L'ordre des livres, et partant la bibliothèque, censée le conserver ou l'enregistrer, n'a pas échappé à cette première discordance des temps. 1830, on le sait, a été à l'origine d'une grave crise de la librairie, de tentatives des éditeurs pour toucher de nouvelles couches de lecteurs avec la multiplication des cabinets de lecture, avec le lancement du format Charpentier moins coûteux, avec les efforts de Guizot en faveur des bibliothèques scolaires et surtout avec le mariage du livre et de la presse, elle-même à la recherche d'un nouveau lectorat grâce au roman feuilleton.

Les tenants de l'ancien ordre des livres se désolent déjà de la surproduction et parlent avec Sainte-Beuve de la naissance d'une littérature industrielle qui détruira le livre et bientôt la bibliothèque puisqu'elle est vouée à l'instantanéité et à la servilité du présent. Balzac en 1843 dans sa *Monographie de la presse parisienne* dénonce la vénalité d'une presse qui ne parle des livres que selon une diplomatie sociale de renvois d'ascenseur et préfère le spectacle et le divertissement à la lecture durable :

« Les livres les plus sérieux, les œuvres d'art ciselées avec patience et qui ont coûté des nuits, des mois entiers, n'obtiennent pas dans les journaux la moindre attention et y trouvent un silence complet². »

Ceux qui rêvent d'instruire le peuple (loi Guizot de 1833) déplorent le délabrement des bibliothèques existantes, peu ouvertes, mal organisées, mal réparties sur le territoire, aux fonds vieillissants, car issus souvent des confiscations révolutionnaires, aux crédits insuffisants pour acheter les nouveautés et qui laissent donc le champ libre aux bibliothèques privées, ces cabinets de lecture eux aussi envahis par la « mauvaise presse » et la « mauvaise littérature », indignes des « vraies » bibliothèques.

Les histoires rétrospectives de la littérature nous donnent à croire que les Français et Françaises lecteurs de livres (ils étaient à l'époque très minoritaires) communiaient dans la lecture de ceux que le panthéon actuel de l'histoire littéraire a définitivement placés au rang de classiques, c'est-à-dire les anticlassiques que nous appelons romantiques. Les historiens du livre, grâce aux archives qui enregistrent les tirages, nous ont montré qu'il n'en est rien. La bibliothèque idéale du lecteur de ce temps se répartit entre des auteurs beaucoup plus anciens du XVIIe et du XVIIIe siècle dont

²Balzac *Monographie de la presse parisienne*, (21/1-28/2/1843), Paris, ed. J.J.Pauvert, 1965, p.140.

les tirages et les rééditions témoignent de la vogue persistante : La Fontaine, Voltaire, Montesquieu, Rousseau sont toujours en tête des bibliothèques privées. Pour les nouveautés, consommées dans les cabinets de lecture ou parfois quand c'est possible consultées dans les bibliothèques publiques, il s'agit à l'inverse d'une littérature de consommation courante et distractive, qui a sombré dans l'oubli. Elle est chargée justement de faire échapper leurs lecteurs et lectrices aux inquiétudes et interrogations nées de la discordance des temps contemporaine. Sans doute, quelques œuvres qui ont marqué la chronique littéraire à l'époque et restent comme des symboles aujourd'hui de ces années particulières attestent que cette bibliothèque idéale et rétrospective n'est pas seulement un conservatoire du passé ou une échappée hors du temps présent : *la Peau de chagrin*, déjà citée, *Notre-Dame de Paris*, deux romans publiés en 1831 mettent en scène très fortement ce sentiment de l'accélération du temps historique. Par l'artifice d'un conte fantastique, d'un côté, d'un roman faussement historique, de l'autre, ils cherchent à faire partager au lecteur cette rupture du tissu historique à l'œuvre à certains moments clés, autour de 1830 dans le conte de Balzac, à la charnière du XVe siècle pour V. Hugo avec son célèbre chapitre « Ceci tuera cela » où il transpose une lecture du présent comme rupture en habit de la fin du Moyen Age. Or ces deux livres, on le sait, ont été des succès à l'échelle des tirages de l'époque. L'ont-ils été pour cette méditation historique ou pour l'éclat de leur style et de leur intrigue haletante ? Les deux dernières qualités ont sans doute plus pesé que la première. Un indice en est en tout cas que ce n'est que dans la deuxième édition qu'Hugo inclut le chapitre philosophique cité ; l'éditeur, dans un premier temps, le trouvait en partie hors de propos et superflu pour le lecteur de roman ordinaire, plus intéressé par les malheurs d'Esmeralda que par la philosophie de l'histoire hugolienne. Balzac, sans égard non plus pour l'amateur de roman, a inséré dans *La peau de chagrin* une tirade très longue et très hostile au nouveau régime tout juste établi qui allait sans doute à l'encontre de l'opinion moyenne qui a plutôt salué le changement politique et gardait espoir que la France allait enfin tourner le dos au passé avec la fin de la Restauration³.

Que ces écrivains qui ont déjà profondément ressenti ce nouveau rapport au temps aient su l'inscrire dans des œuvres à la fois durables et malgré tout déjà appréciées

³ Balzac, *op. cit.*, p. 62-63.

(sans doute sur un malentendu) est déjà un signe important puisque cette discordance qu'ils pointent au cœur de leur œuvre sera durablement présente dans les bibliothèques du futur où tous ces classiques figureront et figurent encore, même si on ne les lit sans doute plus dans cet esprit contemporain, destinée normale des classiques.

Une autre idée reçue concernant la bibliothèque idéale de cette époque serait l'ouverture nouvelle des lecteurs aux courants venus d'ailleurs, la sensibilité romantique étant en partie importée d'Angleterre et d'Allemagne. Là aussi les travaux d'histoire du livre, en particulier ceux de F. Parent-Lardeur sur les cabinets de lecture⁴ et ceux de Lieven d'Hulst et de Karine Van Bragt sur la bibliographie des traductions des œuvres étrangères en français dans la première moitié du XIXe siècle, ont fait justice de cette image enchantée d'une bibliothèque cosmopolite du Parisien lettré des années 1830. Le public cultivé s'est bien entiché de Walter Scott au point que les jeunes romanciers du temps tentent de l'imiter, que ce soit le Balzac d'avant Balzac ou le jeune Hugo. Mais le gros du public des bibliothèques commerciales que sont les cabinets de lecture plébiscite toujours des romanciers bien français et bien oubliés, Paul de Kock, Pigault-Lebrun, Victor Ducange, des reprises des romanciers licencieux du XVIIIe siècle ou les œuvres sentimentales du début du siècle, bien loin de la nouvelle sensibilité historisante qu'on assimile avec les années 1830. Mis à part Walter Scott qui n'est disponible qu'en édition encore coûteuse et peu accessible donc dans le gros des cabinets de lecture, l'importation de la littérature étrangère en traduction reste assez modeste alors que c'est elle qui inspire pourtant la nouvelle génération littéraire de 1830. Le chanoine Schmidt auteur de littérature édifiante l'emporte nettement par exemple en nombre d'ouvrages traduits sur le sulfureux Byron ou la noble romancière Jane Austen⁵.

Ce décalage entre les attentes des lecteurs moyens des bibliothèques et l'offre de la culture moderne du temps, pourrait-on objecter, n'est-il pas un phénomène de toutes les époques ? Et la bibliothèque, bien qu'elle s'efforce d'aller à son encontre, avec l'avènement de véritables bibliothèques publiques dans la seconde moitié du siècle,

⁴ Parent-Lardeur (Françoise), *Lire à Paris au temps de Balzac. Les cabinets de lecture, la lecture publique à Paris sous la Restauration*, Paris, (1982), 2ème éd. revue et augmentée, Éditions de l'EHESS, 1999, « Les cabinets de lecture : France, premier tiers du XIXe siècle », in *Sociétés et cabinets de lecture entre Lumières et romantisme*, Actes du colloque organisé à Genève par la Société de Lecture le 20 novembre 1993, Genève Société de Lecture, 1995, p. 57-68.

⁵ Lieven d'Hulst, « Traduire l'Europe en France entre 1810 et 1840 », in Ballard (Michel) (dir.), *Europe et traduction*, Arras, Artois Presse Université/Presses de l'Université d'Ottawa, 1998, pp. 137-155 et exposé au séminaire « Langue, livre et lecteur » IHMC, 30 mars 2012.

ne va-t-elle pas en permanence être confrontée à cette discordance entre les attentes des lecteurs et ce que les gardiens de la culture s'efforcent de leur proposer : ouvrages pratiques, fiction, théâtre, pamphlets, voyages d'un côté, contre œuvres classiques, œuvres ambitieuses, œuvres de science de l'autre ? S'agit-il bien d'un phénomène produit par la première modernité ou n'est-ce pas plutôt une constante de l'histoire des lecteurs et de la lecture ?

A cette objection fondée sur une vision constante et transhistorique des goûts, on peut répondre de deux manières. D'une part, cette fonction distractive des bibliothèques n'empêche pas que certains auteurs contemporains, réputés sérieux au départ, parviennent sous un masque plaisant à arracher les lecteurs des bibliothèques privées et publiques à leurs habitudes de facilité ou à leur attachement à des nourritures intellectuelles d'un autre temps. On a cité plus haut le succès malgré tout remporté par les deux œuvres pointant la discordance des temps mise en scène par Balzac et Hugo dans *La peau de chagrin* et *Notre-Dame de Paris* ; c'est qu'ils parviennent à rendre accessible leur propos philosophique sans hésiter à recourir à des schémas d'intrigue empruntés sans fausse honte, aux procédés des romans gothiques ou des contes orientaux que goûtent les lecteurs des bibliothèques les plus populaires. En second lieu et surtout, le décalage entre la mise en place d'un réseau de bibliothèques, cette fois public et non plus privé dans la seconde partie du XIXe siècle et au début du XXe siècle, dont les animateurs chercheront, malgré tout, à se démarquer des facilités des cabinets de lecture d'antan, aboutit finalement à proposer des genres plus exigeants (vulgarisation historique et scientifique, ouvrages scolaires, romanciers alliant l'adhésion aux valeurs nouvelles de la modernité avec un certain souci moral et didactique) susceptibles d'arracher les anciens lecteurs conformistes à leurs habitudes et de diffuser la nouvelle vision optimiste d'amélioration incluse dans ce projet dérivé des Lumières.

Pour autant la lecture de distraction qui cherche à échapper aux urgences du temps est loin d'avoir disparu, elle est encore largement proposée dans le secteur commercial des cabinets de lecture et dans les périodiques de plus en plus nombreux, divers et aux tirages croissants. Elle survit difficilement du fait de la concurrence du roman feuilleton, consommé dans la presse, tandis que les formes bon marché du livre sapent son association avec les formes nobles et anciennes de la culture imprimée. Les nouvelles formes de lecture publique en bibliothèque lui ont

fait perdre son monopole d'accès à la nouveauté tandis que les progrès de la scolarisation accompagnés par les bibliothèques scolaires et municipales accoutument beaucoup plus tôt les futurs publics de celles-ci à des lectures plus modernes et plus exigeantes. Ainsi le sentiment de vivre une nouvelle époque, l'urgence de s'approprier une histoire et une réalité en mouvement, ces deux idées qu'avaient diffusé les auteurs propagandistes de la première modernité pénètrent-elles enfin, avec une ou deux générations de retard, grâce à ces nouvelles offres de lecture en bibliothèque beaucoup plus largement les nouvelles couches de lecteurs.

II. Bibliothèque et seconde modernité

Cette seconde phase de la modernité n'efface pourtant pas la discordance des temps bien au contraire. Sans doute le projet scolaire porté par l'Empire libéral puis la troisième République vise à faire du livre et de la fréquentation des lieux consacrés au livre un des attributs du nouveau citoyen, quel que soit son âge et son sexe ou son lieu de résidence. Il y aurait ainsi à la fin du siècle en France 43 000 bibliothèques scolaires, 30 000 bibliothèques catholiques, 3000 bibliothèques populaires contrôlées par l'Etat et des milliers d'autres qui échappent donc à son contrôle. Face aux mauvais livres, face à l'ignorance, la bibliothèque en tant que lieu pour convertir à l'idéologie du progrès qui accompagne l'avènement de la modernité semble donc avoir gagné : la barrière de l'argent, la barrière du goût, la barrière de l'instruction n'existeraient plus si tous ces lieux voués au livre partout en France (et des phénomènes analogues se sont développés dans les autres pays) remplissaient bien leur fonction de conversion des nouveaux lecteurs à la lecture des imprimés durables.

Pourtant, nous le savons, le discours de la modernité est toujours fondé sur l'insatisfaction, le manque, le toujours plus. Au moment où ces statistiques apparemment flatteuses peuvent être proposées aux gardiens des deniers publics, où les crédits d'acquisition augmentent alors que le prix des livres baisse, des observateurs exigeants dénoncent les lacunes persistantes du système de lecture public ou semi public (on se souvient du célèbre pamphlet d'Eugène Morel de 1908, *Bibliothèques : essai sur le développement des bibliothèques publiques et de la librairie dans les deux mondes*). Ecrivains et journalistes, comme Georges Darien dans *la belle France* en 1900, dénoncent avec plus de virulence encore que ne le faisait Sainte-Beuve en 1839 l'abêtissement des masses par la presse populaire, le

feuilleton et le fait divers. Des moralistes plus austères encore s'inquiètent du flot de nouvelles distractions liées à la vie moderne qui détournent les récents alphabétisés sortis de l'école républicaine d'utiliser leurs nouvelles compétences et d'être plus attirés par les activités physiques en plein essor, le café concert, les musiques faciles, les périodiques illustrés ou licencieux qu'on achète ou lit à la devanture des kiosques plutôt que par les romans honnêtes ou les livres utiles et pratiques des bibliothèques patentées.

Une nouvelle discordance apparaît ainsi qui oppose plusieurs France de la lecture, plusieurs types de rapport au livre ou à ses dérivés non conservés dans la plupart des bibliothèques. Les nouvelles institutions s'avèrent incapables de toucher ceux et celles précisément qui sont à l'écart de la modernité ou que l'école n'a pas suffi à intégrer dans la nouvelle société éclairée dont rêvaient les promoteurs des bibliothèques de tout type, précisément parce que la deuxième modernité, symbolisée par la presse et le livre à bon marché, court-circuitait le livre noble et digne de ce nom qu'il soit approprié de manière privée ou consulté dans des lieux publics.

Est-on revenu pour autant au même décalage que celui qui caractérisait la première modernité quant au rapport au livre ? Non puisque la première discordance opposait à la fois une culture morte ou ancienne dominante dans les bibliothèques existantes mais peu fréquentées, sauf par des cercles restreints de lettrés, et des bibliothèques vivantes mais partielles consacrées aux nouveautés, réservées aux centres urbains et sans vertu instructive ou mémorielle, tandis que l'immense majorité des Français (mais aussi des autres peuples européens) n'était même pas concernée et restait dans l'oralité ou le ressassement des formes anciennes de lecture héritées du colportage et de l'almanach, soit une culture presque hors du temps.

Dans cette deuxième phase de discordance, le projet de conversion des Lumières commence à s'institutionnaliser en des lieux en principe ouverts à tous, plus seulement dans les villes et dont les responsables tentent de proposer des choix de lectures dignes des lecteurs éclairés qu'ils appellent de leurs vœux. Mais beaucoup de lecteurs ne sont pas au rendez-vous parce qu'une autre culture imprimée, facile et bon marché, concurrence la bibliothèque soutenue par les diverses autorités morales en concurrence (Etat, municipalités, écoles, Eglises, associations militantes ou politiques). La vision optimiste de Hugo dérivée de Condorcet (le livre tuera l'ignorance ou le dogme) comme la vision pessimiste de Balzac (la presse tuera le

livre) ne sont ni l'une ni l'autre complètement vérifiée. L'observateur objectif de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle trouve des éléments qui confortent aussi bien les vues de l'auteur de *Quatre-vingt-treize* que celle de l'auteur des *Chouans*. Et ceux qui se reconnaissent en eux comme inspireurs peuvent trouver matière à amplifications et prolongements de leurs analyses de la modernité nouvelle.

Dans mon livre j'ai défini cette phase comme celle de la modernité « classique » quand progressivement une majorité de la population finit par accepter cette nouvelle représentation du temps historique et l'obligation de perpétuellement progresser, s'adapter, s'instruire, comprendre le monde nouveau qui est en train de naître. Cela passe notamment par la lecture et la bibliothèque pour se repérer dans une époque qui a changé de rythme et dont la presse quotidienne, pain de chaque jour est la manifestation visible. Ce projet fonde le projet républicain en France et, dans les autres pays d'Europe et d'Amérique du nord, des projets didactiques de grande ampleur moins dépendant toutefois de l'Etat qu'en France. Si la culture commerciale de la facilité et du divertissement concurrence ces projets (cette fois, à l'inverse d'autrefois, plutôt dans les lieux déjà les mieux pourvus en bibliothèques), la discordance des temps principale et paradoxale qui apparaît alors dans les milieux les plus avancés est la remise en cause de ce qui fonde à la base tout l'édifice de conversion à la lecture, sans laquelle la bibliothèque n'a plus de justification.

Certaines avant-gardes, à l'opposé de la génération romantique, contestent cette fonction des livres, cette nécessité de l'accumulation patrimoniale, de révérence pour tout ce passé qui empêche de comprendre les nouvelles directions du présent et de l'avenir. Une première manifestation de cette modernité critique est sans doute l'entreprise de réécriture de certains ouvrages fondateurs de toute la culture occidentale ainsi la *Vie de Jésus* de Renan face aux lectures traditionnelles des Evangiles. Une autre est le projet de Flaubert d'un livre qui résumerait l'ensemble des livres où il met en scène ironiquement toutes les absurdités que Bouvard et Pécuchet peuvent recopier dans les bibliothèques pour, croient-ils, s'approprier le savoir humain. Dans les utopies qui essaient de penser la société future à partir de la fin du XIXe siècle, il est frappant de voir que le livre et la bibliothèque n'ont plus de place. Même le dessinateur Robida, à l'imagination fertile, n'a pas eu l'idée de l'e-book ; en revanche il a bien prévu que les voyageurs de ses navettes urbaines du Paris futur seraient branchés sur des baladeurs qui leur diffuseraient dans les oreilles, à la demande et sans effort visuel pour eux, la diversité des productions du

temps, sans qu'ils aient besoin de s'embarrasser d'un volume emprunté à une bibliothèque voisine. Une génération plus tard, dans *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, on ne lit guère même quand on appartient à la caste supérieure des alpha plus, on préfère la diversion des drogues douces, les voyages, les aventures sexuelles et le cinéma sensoriel ; quant aux esclaves et catégories intermédiaires qui assurent les tâches vulgaires de cette société génétiquement programmée, il serait aberrant qu'on leur propose autre chose que des dérivatifs pour leur faire oublier leur destin sans futur.

Là encore, on pourrait objecter que ces visions critiques ou inquiétantes d'un futur qui détruit le projet des Lumières ne sont que les réactions minoritaires de castes lettrées face à la perte d'un privilège culturel du fait de la généralisation de la lecture et de l'extension des bibliothèques, selon un processus de surenchère bien connu des stratégies de distinction mises en lumière par les sociologues. Finalement, le processus de discordance selon la distance inégale (socialement et géographiquement) que la plus grande partie des sociétés modernes entretient avec le livre et que les différentes formes de bibliothèque tentent de combler n'est-il pas toujours la question récurrente et dominante malgré cette nouvelle phase de la modernité critique ?

Elle n'a pas été sans effets durables sur l'espace et l'image des bibliothèques. Le périodique a toujours eu sa place à côté du livre dans les bibliothèques mais sa lecture en ces lieux tend à disparaître avec le journal à un sou au tirage millionnaire acquis au début du XXe siècle en France. Cette séparation entre les formes d'imprimés tend à faire basculer la bibliothèque du côté de la culture passée puisque les livres populaires, les petits romans en fascicules les meilleur marché sont en général eux aussi exclus des fonds comme l'indiquent les données disponibles et les témoignages recueillies par Anne-Marie Thiesse dans *le roman du quotidien*.

Comme dans la phase précédente, il existe une génération de décalage entre la critique de la modernité par les lettrés et sa diffusion dans un espace public plus large. C'est ce qu'incarne le personnage symbolique de l'Autodidacte dans *la nausée* de Sartre :

« Un jour, il y a sept ans (...), il est entré en grande pompe dans cette salle. Il a parcouru du regard les innombrables livres qui tapissent les murs et il a dû dire, à peu près comme Rastignac : « A nous deux, Science humaine. » Puis il est allé prendre le premier livre du premier rayon d'extrême droite ; il l'a ouvert à la première page, avec un sentiment de respect et d'effroi joint à une décision

inébranlable. Il en est aujourd'hui à L. K après J, L après K. Il est passé brutalement de l'étude des coléoptères à celle de la théorie des quanta, d'un ouvrage sur Tamerlan à un pamphlet catholique contre le darwinisme : pas un instant il ne s'est déconcerté. Il a tout lu : il a emmagasiné dans sa tête la moitié de ce qu'on sait sur la pathénogenèse, la moitié des arguments contre la vivisection. Derrière lui, devant lui, il y a un univers. Et le jour approche où il se dira, en fermant le dernier volume du dernier rayon d'extrême gauche : « Et maintenant ? »⁶

Ce lecteur idéal et caricatural, contrepoint absolu de Roquentin, le narrateur lettré, accomplit mécaniquement et à la lettre ce que les promoteurs des bibliothèques souhaitaient : des lectures sérieuses, systématiques dans tous les domaines pour s'approprier tout le savoir humain et non se perdre dans la futilité des romans. Plus loin dans le roman, l'Autodidacte affirme sa foi dans les hommes et son engagement socialiste pour un monde meilleur. Sartre à travers lui ironise sur cette culture dépassée, la naïveté et le côté primaire de ce rapport au savoir où le cerveau n'est plus qu'un réceptacle de tout ce qu'on peut lire dans une bibliothèque sans tri ni critique. La fin du roman pousse plus loin encore la destruction du mythe du livre et de la bibliothèque par l'auteur de cet antiroman qui résume la modernité critique : le lecteur découvre finalement que l'autodidacte ne la fréquente en fait que pour satisfaire ses pulsions pédophiles auprès de jeunes lecteurs. Mutatis mutandis Sartre pur produit de l'université et de la méritocratie républicaine reprend avec son premier roman encore plus radicalement la critique par Flaubert dans son œuvre testament la dénonciation de la bêtise qu'accumulent les rayonnages de la bibliothèque moyenne et l'incapacité de ses héros à la maîtriser. Il dévalue ainsi tout l'héritage (philosophique, scientifique et d'institutions culturelles) des croisés de la lecture publique, deux ans à peine avant que la troisième République ne s'effondre devant l'invasion allemande en fonction de l'idée que ce savoir passé et ressassé empêche de comprendre les nouveaux enjeux du présent et de l'avenir :

« Ils expliquent le neuf par l'ancien – et l'ancien, ils l'ont expliqué par des événements plus anciens encore, comme ces historiens qui font de Lénine un Robespierre russe et de Robespierre un Cromwell français : au bout du compte ils n'ont jamais rien compris du tout⁷ ».

Mais le malaise dans la culture lettrée ne concerne pas seulement les avant-gardes modernistes du premier XXe siècle. Nous sommes entrés, vous le savez mieux que

⁶ J.P. Sartre, *La nausée* (1938), Paris, Gallimard, « Folio, 1992, p. 52.

⁷ *La nausée*, *op. cit.*, p. 104.

personne dans une nouvelle phase discordance des temps qui traverse désormais les bibliothèques en leur cœur.

III. Bibliothèque et hypermodernité

Depuis 20 ans, ce ne sont plus les lettrés qui doutent ou les lecteurs qui s'éloignent, c'est la bibliothèque elle-même en tant que lieu consacré depuis l'antiquité à une fonction claire, celle d'arrêter provisoirement le cours du temps par l'accumulation de tous les savoirs imprimés qui est frappé de plein fouet par l'accélération de la révolution médiatique et même multimédiatique. Ne parle-t-on pas d'ailleurs plus volontiers dans les quartiers et les plus petites villes de « médiathèque » pour faire oublier le côté antique du livre ? L'hypermodernité critique frappe à son tour au cœur des bibliothèques même les plus prestigieuses. Dans celles-ci, le nouveau régime de publication accélérée d'articles nouveaux dans un nombre croissant de sciences pose en particulier un douloureux problème d'arbitrage aux responsables des grandes bibliothèques universitaires de référence : faut-il être à la pointe des connaissances en multipliant les abonnements aux périodiques de plus en plus spécialisés qui enregistrent le présent et le futur de la connaissance pour des communautés de lecteurs de plus en plus restreintes ou conserver le souci de l'apprentissage pour le plus grand nombre d'étudiants par l'achat des synthèses, traités, encyclopédies, périodiques généraux ou de vulgarisation, toujours en décalage, avec l'accélération de l'accumulation scientifique qui a connu une envolée hyperbolique tout au long du XXe siècle et surtout depuis les années 1960 ? Sans oublier non plus le problème des thèses, monographies, rapports, textes à diffusion restreinte qui détruisent en partie l'image stabilisée du livre hérité du XIXe siècle et dont le livre électronique en mutation perpétuelle est le point d'aboutissement.

N'est-ce pas là la réalisation de plus en plus patente des inquiétudes face à l'autodestruction du livre, à sa finalité, à son rapport à la durée qu'exprimaient les avant-gardes citées plus haut et donc une remise en cause de la fonction même de ces lieux de conservation et, de moins en moins, de consultation puisqu'internet supprime le nécessaire déplacement physique. et que l'on peut lire désormais de chez soi à tout heure du jour et de la nuit une édition originale de *l'Origine des espèces* conservée à Oxford ou un *Almanach* allemand du XVIIIe siècle entreposé à la Bibliothèque d'Harvard ? Il n'est pas de jour où ma boîte de téléchargement ne

reçoive des centaines de pages qui existent peut-être sous forme papier dans la bibliothèque d'un obscur centre de recherche où plus aucun lecteur n'aura l'idée bizarre d'aller l'extraire alors qu'il peut désormais livrer n'importe quel travail académique au triturage du copier/coller de son logiciel d'ordinateur portable. Tout comme on a pu parler des collèges invisibles qui relient à distance les spécialistes des mêmes domaines dispersés sur tous les campus du monde et dont les échanges sont plus intenses que ceux qu'ils peuvent entretenir avec leurs collègues de palier de la même université, de même, à côté des bibliothèques traditionnelles, même modernisées, se sont déployées des bibliothèques virtuelles faites de l'entrecroisement des téléchargements à distance, des consultations en ligne, des millions de pages annexées à des emails ou entreposées dans des serveurs abrités dans des sites commerciaux ou sur les pages d'accueil des grandes bibliothèques interactives.

La première phase de cette mutation s'est accompagnée, c'était hier, mais cela paraît un siècle, d'un discours technophile enthousiaste, la malédiction du héros de *la Peau de chagrin* était en passe d'être vaincue : le talisman qui ouvrait toutes les joies de la connaissance et de la vie n'était pas forcément payé au prix fort du rétrécissement de la durée de cette même vie. Les ordinateurs interconnectés dotaient le cerveau individuel de toute la mémoire potentielle entreposée virtuellement grâce à la numérisation et aux bases de données. On pouvait rêver de lire plus vite que la lumière, de rattraper la course folle des publications grâce aux moteurs de recherche qui permettaient à tout moment de repérer un article oublié d'une obscure revue, d'entrecroiser les références les plus improbables dans toutes les langues. Un ouvrage non coupé égaré derrière un rayonnage dans la bibliothèque voisine pouvait retrouver la pleine lumière et son premier lecteur sur l'écran pourvu que la machine à numériser d'un grand serveur l'ait photographié dans une bibliothèque américaine où il n'aurait jamais intéressé les undergraduates gavés d'électronique mais comblera peut être de joie un retraité à la recherche d'un détail d'érudition surfant pour tuer le temps ou reconstruire sa généalogie.

Au moment même où ce rêve d'un monde infini de lecture avec ou sans bibliothèque classique surgissait, des voix inquiètes remettaient la triste économie politique du livre dans le jeu. La riche Amérique, sous la plume d'un historien célèbre, aujourd'hui directeur de la bibliothèque d'Harvard, Robert Darnton, exprimait cette angoisse devant la nouvelle crise des ciseaux : l'absorption des crédits par les abonnements à

tous les périodiques scientifiques aux coûts de plus en plus prohibitifs du fait des monopoles de fait de quelques grands groupes d'édition savante tend à asphyxier les capacités d'achats des autres domaines du savoir lettré encore sous le régime classique du livre et de la monographie⁸. Cette prolifération de revues savantes hyperspécialisées détruit donc à la base, dans les autres sciences, où le livre reste la norme d'entrée dans la reconnaissance académique, la capacité des jeunes générations, soumises à ce rituel initiatique, à se faire connaître et reconnaître par leurs pairs. L'ouvrage savant tendrait ainsi vers son autodestruction au profit des actes de colloque, des papiers circulant sous forme intermédiaire (mise en ligne) ou orale même dans les secteurs où le livre reste la référence. Cette contradiction dans les politiques d'achat de ressources bibliographiques ou électroniques ne renvoie pas seulement à l'économie politique du livre et des revues et de tout ce que les bibliothèques actuelles peuvent capter comme ressources pour être en phase avec le stade actuel de la modernité où la discordance des régimes temporels de la culture s'est encore accentuée. Elle n'exprime pas non plus seulement les tensions de ce qu'on appelle outre-Manche et outre-Atlantique l'entreprise académique : doit-on satisfaire le groupe dominant, celui des sciences dures à fort retour sur investissement, ou toute la communauté universitaire toutes disciplines et toutes générations ou statut confondus ? Doit-on céder au secteur privé qui s'est approprié certaines ressources intellectuelles et entend en tirer profit ou construire un secteur coopératif et public qui repose sur un rapport gratuit, pluraliste et ouvert au savoir ? Est-il licite que les contribuables, dont la plupart ne profitent pas de ces équipements, même via leurs enfants étudiants, financent à perte ces activités ou bien tout doit-il être payé en fonction de son usage par ceux qui en profitent au quotidien quitte à supprimer d'autres fonctions culturelles ? N'est-il pas inéluctable que les unes après les autres les disciplines finissent par adopter exclusivement le mode de publication en ligne et sous forme d'articles ou de tirage à la carte et renoncent à ces gros livres reliés emblèmes d'une culture académique d'un autre âge ? Dans ces questions qui déchainent les polémiques et pèsent sur l'avenir des bibliothèques dans leur rapport à la modernité, c'est toujours la dialectique du passé, du présent et de l'avenir qui se joue. Les lecteurs fervents qui forment les publics

⁸ R. Darnton, « Le nouvel âge du livre », *Le Débat*, 1999, n° 105, p. 176-184 ; « The Library in the New Age », *New York Review of books*, 12 juin 2008 (<http://www.nybooks.com/articles/archives/2008/jun/12/the-library-in-the-new-age/>) et *Apologie du livre : demain, aujourd'hui, hier*, traduit de l'anglais (Etats-Unis), Paris Gallimard, 2010 (éd. américaine, 2009).

assidus des bibliothèques s'insurgent à l'idée de perdre cet univers pluricentenaire et rassurant où les volumes s'alignent au fil des générations comme symboles de cette continuité du travail de l'intelligence, même si, on le sait, la plupart de ces livres ne sortiront pas des rayonnages ou à intervalles très espacés, surtout si c'est pour laisser les crédits disponibles à des revues scientifiques qu'un nombre encore plus infime de chercheurs consultent sans les lire (plutôt pour les citer en fonction du nouveau fétichisme de l'impact factor qui sert aux évaluations) et qu'ils oublient très vite vu la courte vie des références dans certains domaines scientifiques à avancées rapides. La tension destructrice entre le passé de certaines sciences et l'avenir et le présent de certaines autres est ainsi à son comble.

Ce conflit frontal au sein des grandes bibliothèques savantes ou universitaires se démultiplie à son tour vers les autres secteurs puisque les nouveaux lecteurs sont sollicités par tous les nouveaux produits concurrents du livre classique que les médiathèques doivent proposer en parallèle, sous peine de perdre leur attrait, déjà affaibli par les sollicitations chatoyantes des distractions commerciales dans les nouvelles couches de jeunes lecteurs. Je ne céderai pas à la tentation, on le sait toujours démentie, du « ceci tuera cela », la bibliothèque au fil des métamorphoses des modernités n'a jamais cessé de résister, de s'adapter, de se réinventer ; les produits culturels, qu'ils soient traditionnels ou technologiques, subissent en permanence un brutal processus de sélection darwinien, ces muséums d'espèces disparues que sont beaucoup de fonds de bibliothèque ne sont qu'un tout petit morceau de cette immense drame de la publication qui aboutit pourtant aussi à ces petits miracles : conserver des œuvres qui traversent les temps et leur discordance et qu'on retrouve déclinées sous de nouvelles formes, du roman à vignettes relié à la typographie romantique jusqu'à l'adaptation en comédie musicale qu'un adolescent regardera sur son écran de Smartphone quitte peut-être, ému par le sort de Quasimodo et Esméralda transfigurés par la vidéo, à aller le redécouvrir sous forme papier en livre de poche dans la bibliothèque de son quartier comme le faisait le client du cabinet de lecture de 1831.

Dans *Les ailes du désir*, Wim Wenders a immortalisé l'architecture non conforme de la Staatsbibliothek construite par Hans Scharoun sur le Kulturforum de Berlin ; cet édifice en forme de paquebot aux flancs cuivrés qui reflètent le soleil couchant sur ce qui était autrefois une sorte de no man's land résultant d'une des grandes tragédies du XXe siècle est maintenant environné des gratte ciels postmodernes des

grands konzerns de la Postdamerplatz. L'intérieur s'étage comme un opéra au silence inspirant et dégage toujours une atmosphère unique, rassurante, confortable comme sa moquette sur laquelle on glisse, chargé de livres, et les escaliers surbaissés où l'on monte sans effort ; les livres usuels accessibles partout environnent les petites tables individuelles où l'on peut lire ; elles forment des clairières silencieuses entre les rayonnages des usuels, tandis que de larges baies donnent sur une place encadré par un musée moderne et une église ancienne ; on est dans le monde et hors du monde, on peut y dormir, manger, boire ou rêver, voir des films, écouter de la musique, emprunter ou feuilleter, photocopier sans limites ; jeunes étudiants et vieux chercheurs cohabitent dans leurs mondes sans se gêner ; on sort aussi vite qu'on peut entrer sans tous les tourniquets, contrôles, codes barres, escaliers et couloirs interminables barrés par des portes pesantes et inhospitalières qui marquent à jamais d'une disgrâce mussolinienne la Très grande bibliothèque de Paris. Le cinéaste a su capter cette atmosphère spéciale. Les anges du film lisent dans la pensée de ceux qu'ils rencontrent comme nous retrouvons les pensées des générations passées en lisant et ainsi la discordance des temps s'arrête un instant. Puissiez vous être les anges des bibliothèques du futur.